

On voit dans notre édifice social tout ce qui détermine sans doute une atrophie ou une déchéance de la faculté sensible — la radiovision bruyante aux plans accélérés depuis le début, ses publicités qu'on étudia pour les cerveaux de moins de quatre ans, la tablette tactile hypnotisant à la demande dès 18 mois, à 10 ans l'optiphone à haut débit d'excitation sur les réseaux de crédulités et de mystifications, de mythomanies, de malveillances et de lynchages, l'offre ininterrompue de scénarios anxiogènes à saisons multiples, et ces tensions nerveuses en immersion de jeux greffés directement aux surrénales, et ainsi de suite en guise de roman d'apprentissage — et aussi par la sonorisation distractive en permanent, tout cela et donc le défaut de silence, de simple tranquillité, l'absence d'heures vides, à *ne rien faire*, à s'ennuyer parmi le monde des choses avec ses lointains, ses échos infimes en soi-même, résonances où l'esprit se cherche parmi les sensations, se livre à des imaginations — *ennui* étant le nom que l'on donne à ces moments offerts à l'attention, où le monde se propose à nous sans truchement — on voit tout cela, qui à la longue et que ce soit en principal, engendre, est-ce présumable, un certain déficit d'élaboration du moi, de solidité morale, tout du moins une lacune en conscience de soi dans le monde, un défaut de consistance personnelle, de *distance intérieure*, de singularité, être licite, en fait encouragé et même prescrit. Les autorités sanitaires ne s'en alarment nullement. [pp. 12-13]

*

On voit qu'aujourd'hui, sous l'épaisse couche d'humanité remuante et désemparée asphyxiant la Terre d'habitants dont on a confisqué autour d'eux leur pays natal avec ses habitudes (et jetées aux encombrants) pour faire place aux industries et infrastructures de la vie plus améliorée, et de la sorte livrés exclusivement à l'actualité globale et à ses maléfices (et par ce fait pour l'individu sans compréhension possible de ce qu'il subit, de ce qu'il eût à l'aire là, d'où cette analogie obsédante avec les cheptels en production hors-sol) — et s'y oppressant elle-même de sa cacophonie, de toutes ces laideurs de concupiscences et de gloutonneries qu'on dirait locataire effarée d'une invisible et vorace puissance ubiqué et livrée à ses méchancetés, ses démiurgies incommodes et ses brimades, ses désobligeances, ses décrets de déménagement sur l'heure ; en proie collective de l'Argent faustien l'ensorcelant à s'autodétruire —, dans cette ambiance de soldes ultimes, de liquidation totale des Stocks avant fermeture, etc., ou voit qu'aujourd'hui les lumignons spirituels filent, s'éteignent et puis charbonnent ; que les fluides s'évaporent, que les veines énergétiques se perdent, ne viennent plus affleurer à la psyché en appels magnétiques, sentiment cosmique, suggestion illuminante, compréhension mystique de l'unité de l'univers, dévoilement des choses cachées dans l'invisible, etc. ; (qui s'éteignent privés d'atmosphère respirable où déployer leurs intuitions dans la clarté de ce qui existe, se décomposent privés de significations possibles, de tout contact ascensionnel, de toute sympathie dans les ténèbres physiologiques). Les grands secrets, les mystères enfouis et recherchés anxieusement, les lumières de l'esprit, les vérités de 1 ame, etc., l'esprit lui-même, la poésie des choses où respire l'infini — *L'âme est une eau heureuse où tremble l'univers*, etc. : malles de vieux bouquins à pourrir au sous-sol durant qu'en surface des cohues multiplient les entreprises désespérées à chercher une autre issue que la mort ; que le temps mondial semble s'évaporer à la chaleur des

catastrophes en grand. Un monde désormais, si l'on résume, sans échappatoires, *même en imagination*.

(D'où celle-ci de se regarder exiger avidement dans le miroir des films sexuels dépourvus de hors-champ, ou à celui de séries criminelles où les pulsions trouvent à s'incarner, ou de ces comédies distractives en idiotie à l'abri du contexte.) [pp. 17-18-19]

*

& sans que l'on puisse négliger alors l'hypothèse d'un attentisme non dénué d'arrière-pensées chez le quidam côtoyé d'anonymes en grouillement, mal distinguables, d'une présence de très peu de watts, dans la conurbation tentaculaire, la ville énorme se resserrant autour de lui en données de plus en plus précaires, à ne pouvoir s'anticiper ne serait-ce qu'à deux ans de là et vexé de contraintes, d'injonctions mortifiantes à se conformer quel qu'en soit le prix d'humiliations, de carences vitales, de frustration et de peur s'accumulant sans soupape ; d'une *attente* au fond, d'un souhait très enterré, très enfoui, très ardent, *qu'enfin le monde sorte de ses gonds* ; d'être enfin délivré de cet inextricable confus des choses qui est une offuscation où les années se gâchent sans qu'on y comprenne rien ; de ce mauvais rêve sans trappe de sortie où tout se dégingue inexorablement « C'est à ces causes qu'il faut attribuer la mélancolie singulière que les habitants des contrées démocratiques font souvent voir au sein de leur abondance. » Le souhait juvénile d'un monde qui brusquement se simplifierait dans ses significations, ses tenants et aboutissants, ses moyens d'exigence : où la vie dépendrait d'évidences immédiates — *et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher notre pâture un fusil à la main...*, dans l'immensité géographique et *l'agréable loisir de la vie* qui en résulterait (la durée des heures se dilate, les jours semblent se multiplier, aller se perdre au loin, hors de notre vue, de nos conceptions) etc. [pp. 61-62]

*

Et pourtant, ici, certains jours, dans cette moindre ville de province indécise, certains jours à suivre la courbure des rues qui descendent et qui montent, se recourent de venelles, d'étroits passages, d'escaliers à rampe de fer, en idée de labyrinthe aux façades usées sans personne aux fenêtres, et diversement à mener à des aplombs dévoilant un panoramique de forêts, d'abrupts versants, d'un château de conte aux volets fermés sortant des arbres, de terrasses s'étageant envahies de broussailles, de potagers minuscules en contrebas avec leur cabane à outils, les salades au cordeau ; et à longer ce pourtour escarpé se proposent des raidillons, des montées pavées sinuant entre les herbes folles, des rochers, des murs qui s'effritent à l'ombre des frondaisons, des jardins ensauvagés, des chants d'oiseaux, si l'on voulait rejoindre les quartiers d'en bas aux vieilles fabriques, aux maisons pauvrement resserrées le long des routes de sortie s'échappant vers les bois. Certains jours au débouché de l'hiver, certains jours de silence, de solitude, de jardins négligés sous le ciel diffus ; ou quand l'été s'étirole, se perd en rêverie du proche automne ; ou dans ces quelques soirs éternisés de juin sous les cris tournoyants des dernières hirondelles, dans cet atmosphérique où l'on se sent renaître, cette transparence où quelque chose en soi semble sur le point de s'ouvrir et tout réconcilier. Certains jours qui font, si l'on y réfléchit, la plupart du temps, on se dit que

c'était, après tout, une assez bonne époque pour s'y rencontrer ; et ici assez un bon endroit pour venir y attendre le collapsus, le black-out inaugural. [pp. 68-70]

... et toute l'atmosphère était maintenant devenue un vaste laboratoire de mouvements hostiles en tous sens.

***En attendant la fin du monde* de Baudouin de Bodinat, éditions de la revue Fario, 2018.**